

sa femme et l'oiseau lui laissa tomber la meule sur la tête, et il mourut aussi.

Puis le petit oiseau rejoignit la fillette, qui le prit et l'embrassa, et alors il redevint son petit frère, tout comme avant. Dès lors ils vécurent très heureux ensemble.

Niels Pedersen, Mejrup.

Source : *La cendrouse et autres contes du Jutland*, collectés par Evald Tang Kristensen, Paris, Corti, 1999

LA CENDROUSE

Il y avait une femme qui avait une fille et une belle-fille. Or celle-ci était de loin la plus belle et celle que les gens préféraient. Mais elle n'avait pas le droit de se montrer, elle devait rester à remuer les cendres, tandis que l'autre se parait. Un dimanche qu'elle remuait les cendres comme d'habitude, elle demanda à sa sœur si elle pouvait lui prêter ses vieux habits pour aller à l'église. « Non, tu ne les auras pas, espèce de Cendrouse », répondit la sœur. Elle retourna à la cuisine et se mit à pleurer. Un homme qu'elle ne connaissait pas entra alors par la porte de derrière.

« Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? » dit-il. « J'aurais tant voulu aller à l'église. J'ai demandé à emprunter les vieux habits de ma sœur mais je n'en ai pas eu le droit. Et je dois rester ici tous les jours. » – « Si tu promets de me donner le premier fils que tu auras », dit-il, « je te donnerai des habits pour aller à l'église. » – « Oh, je peux bien vous le promettre, car je n'aurai jamais d'enfants. Je dois remuer les cendres. » Il lui donna alors une splendide robe toute en soie, des bas et des souliers magnifiques, et un carrosse était avancé dehors. « Mais qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle. « C'est pour te conduire à l'église. » Alors elle s'apprêta, prit place dans le carrosse, et il dit : « Clarté devant, brouillard derrière, personne ne voit où nous allons. » Mais il ajouta : « Dès que le sacristain s'avancera pour lire la prière finale, tu devras quitter l'église, rentrer à la maison et te changer avant que les autres ne reviennent. » Quand le sacristain allait se mettre à lire, elle sortit

donc rejoindre l'homme et il dit : « Clarté devant et brouillard derrière, et personne ne voit où nous allons. » Il la reconduisit en un éclair et elle se remit à remuer les cendres. Elle s'était assise sur le même banc que sa mère et que sa sœur à l'église, et elles s'étaient tassées toutes les deux à l'arrivée de la belle demoiselle. Quand elles furent rentrées, sa sœur alla la voir à la cuisine et dit : « Tu n'as jamais vu de jeune fille pareille à celle qui est venue à l'église aujourd'hui. Elle s'est assise sur notre banc, et elle était extrêmement belle. » – « Bah », répondit-elle, « à quoi bon me raconter cela ? Je n'ai pas eu la permission d'aller à l'église. » Et elle remua énergiquement les cendres de façon à salir l'autre aussi. Leur cuisine n'était pas toujours bien propre, vu la façon dont elle remuait les cendres.

Le dimanche suivant, la mère et la fille voulurent à nouveau se rendre à l'église pour voir si la belle demoiselle allait revenir. La belle-fille alla voir sa sœur et lui demanda si elle voulait bien lui prêter des habits. « Non, à quoi te serviraient ces habits, espèce de Cendrouse ? Retourne à la cuisine ! » Et elle partit remuer les cendres en pleurant. L'étranger entra alors une nouvelle fois par la porte de derrière.

« Veux-tu te rendre à l'église aujourd'hui, mon enfant ? » dit-il. « Oui, j'irais volontiers si on me le permettait. » – « Si tu promets de me donner le second fils que tu auras », dit-il, « tu auras la même robe que tu as mise dimanche dernier. » – « Oh, je peux bien vous le promettre, car je remuerai les cendres tous les jours de ma vie. Je n'aurai jamais d'enfants. » Et elle eut les mêmes habits et le même carrosse pour la conduire. Mais elle devrait quitter l'église quand le sacristain lirait la prière finale. Elle alla s'asseoir sur le même banc et les autres se poussèrent car elles n'osaient pas toucher la belle demoiselle. Tout le monde l'admirait et beaucoup étaient venus à l'église pour voir si elle serait encore là. Quand le sacristain se leva de son banc, elle

sortit et monta dans la voiture pour repartir. Et l'homme dit : « Clarté devant et brouillard derrière, personne ne voit où nous allons. » Elle rentra et remuait déjà les cendres quand les autres arrivèrent. Sa sœur alla la voir à la cuisine et lui parla de la belle demoiselle qui était venue à l'église encore aujourd'hui. Elle n'en avait jamais vu de pareille tellement elle était belle. – « À quoi bon me raconter cela ? » répondit-elle. « Cela me fait mal et rien d'autre, car je dois rester ici à remuer les cendres sans pouvoir aller à l'église. » Et elle remua pour que les cendres volent partout.

Le troisième dimanche arriva. Elle voulut emprunter les habits de sa sœur car elle aussi avait très envie de voir la belle demoiselle dont elles avaient tant parlé. « Non, tu resteras à la cuisine ! C'est ta place, je n'ai pas d'habits pour toi » Quand les deux autres furent parties, elle s'assit et pleura. L'étranger entra alors de nouveau. « Eh bien, tu pleures aujourd'hui comme d'habitude ? » Certes, elle était allée demander les habits de sa sœur pour pouvoir se rendre à l'église, mais elle n'avait pas pu les emprunter. « Si tu promets de me donner le troisième fils que tu auras », dit-il, « je te donnerai une robe si belle que tu n'en as jamais vu de semblable, et tu porteras des souliers d'or à tes pieds. » – « Oh, je veux bien vous le promettre, car je n'aurai jamais d'enfants. » – « Mais n'oublie pas de sortir dès que le sacristain s'apprêtera à lire la prière finale ! Le fils du roi sera à l'église et il viendra si près de toi qu'il te marchera sur le pied et que tu perdras un de tes souliers. Mais il ne faudra pas t'en soucier, tu devras continuer à sortir. » Alors elle eut une robe entièrement cousue d'or, si belle qu'elle n'avait pas sa pareille, et des souliers d'or à ses pieds. Puis elle se rendit à l'église. Quand elle entra, toute l'assemblée la regarda, et elle alla s'asseoir sur le même banc que la dernière fois. La mère et la fille s'écartèrent complètement, car elles n'osaient pas rester tout près d'elle. Le fils du roi était aussi à l'église, parce

qu'il avait entendu parler de la belle demoiselle et qu'il était curieux de la voir. Dès que le sacristain s'avança pour lire la prière finale, elle quitta son banc. Mais le fils du roi en fit autant et il s'approcha tellement d'elle qu'il lui marcha sur le pied et qu'elle en perdit son soulier. Il voulut lui parler, mais elle continua d'avancer et monta dans le carrosse. L'homme lui dit : « Inutile d'ôter ta robe, elle t'appartient maintenant. On viendra sans doute bientôt te chercher pour retourner à l'église et il faut que tu sois prête. Tu n'as plus qu'un soulier, mais tu n'auras qu'à le porter à la main et aller nu-pieds. »

Quand les gens sortirent de l'église, le fils du roi s'avança en tenant le soulier et demanda s'il n'y avait personne qui puisse le chausser, car celle dont le soulier serait juste à son pied, il la prendrait pour femme. Parmi les fidèles, un certain nombre de jeunes filles l'essayèrent, mais aucune ne parvint à l'enfiler. La sœur ne pourrait pas non plus. Alors elle se coupa une partie du gros orteil et une partie du talon et, lorsque ce fut son tour de l'essayer, elle réussit tout juste à y forcer son pied. Mais une corneille perchée sur l'église se mit à crier :

« Coupe à l'orteil, coupe au talon, elle enfilera le soulier d'or, celle qui remue les cendres à la maison. »

Le fils du roi dit alors : « Chut, que dit donc cette corneille ? » – « Au diable ce que radote une corneille ! » répondit la mère. Mais la corneille répéta :

« Coupe à l'orteil, coupe au talon, elle enfilera le soulier d'or, celle qui remue les cendres à la maison. »

Le fils du roi demanda alors si elle avait d'autres filles. Non, elle n'en avait pas d'autres, et au diable ce que radote une corneille ! Alors celle-ci cria encore plus fort :

« Coupe à l'orteil, coupe au talon, elle enfilera le soulier d'or, celle qui remue les cendres à la maison. »

Le fils du roi reposa la question et la mère finit par avouer qu'elle en avait une autre chez elle. Alors on l'envoya chercher. La mère croyait qu'elle allait arriver couverte de cendres comme toujours. Mais elle arriva le soulier d'or à la main et vêtue de la précieuse robe. Le fils du roi s'écria : « Mais oui, c'est elle ! » Elle mit le soulier et il lui allait parfaitement. Il voulut donc l'épouser. Il demanda à la mère si elle voulait célébrer leurs noces, mais elle refusa. Eh bien, il s'en chargerait lui-même. Le mariage eut lieu et ils furent mari et femme.

Or elle ne tarda pas à être enceinte. Elle se plaignit à son époux qu'elle avait promis de donner à l'étranger ses trois premiers fils, et si elle attendait un garçon, ce serait affreux. « Bah », dit-il, « ne t'en fais pas ! Cela ira sûrement mieux que tu ne l'imagines. » Le temps passa et elle accoucha. Ce fut un fils malgré tout. L'étranger vint pendant la nuit et appela par la fenêtre. Il demanda si elle se souvenait de ce qu'elle lui avait promis. « Oui, je m'en souviens bien », répondit-elle. Mais comme il avait toujours été si bon envers elle, ne lui permettrait-il pas de le garder auprès d'elle pour se distraire jusqu'à ce qu'elle en ait d'autres ? Certes, elle eut le droit de le garder en attendant.

Ils en furent ravis, elle et son époux, et le temps passa. Or elle ne tarda pas à être de nouveau enceinte. Et elle recommença à se plaindre et à se lamenter. Son époux la consola en lui disant qu'elle s'entendrait sans doute encore avec l'étranger. Cela irait sûrement mieux qu'elle ne se l'imaginait. Puis elle accoucha et eut un second fils. La nuit suivante, l'homme revint à la fenêtre. Il demanda si elle se souvenait de ce qu'elle lui avait promis. « Oui, je m'en souviens bien, mais d'ici peu vous en voudrez encore un. Vous pourriez les avoir tous les trois en même temps. J'aimerais tant les garder en attendant. » Cette fois encore elle obtint ce qu'elle voulait et l'homme s'en alla.

Ils furent de nouveau ravis, car le danger était encore écarté pour un temps. Mais elle ne tarda pas à être enceinte pour la troisième fois, et elle mit encore un fils au monde. Elle en fut désespérée, c'était atroce, et ce jour-là fut accablant. Elle ne savait plus que faire, et son époux pas davantage. Leur joie d'avoir des enfants avait été grande, leur peine de devoir se séparer d'eux était encore bien plus grande.

Or il se trouva ce jour-là qu'un vieux mendiant, fatigué, s'assit près d'une butte pour se reposer. Tandis qu'il reprenait des forces, il entendit une voix à l'intérieur de la butte qui disait : « Hahaha, tralala ! J'aurai les trois fils de la reine cette nuit. Le premier, je le rôtirai ; le second, je le salerai ; le troisième, je le fumerai. Mais si elle avait été aussi rusée que moi, jamais je n'en aurais eu un seul. Il lui suffisait de dire trois fois : Espèce de taureau roux frigide, tu n'auras pas mes enfants, j'ai sué moi-même pour les mettre au monde. »

Si le vieillard était fatigué, il en oublia sa fatigue. Il se dirigea vers le château aussi vite qu'il put afin d'avertir la reine. Des gardes étaient postés à l'extérieur. Il lui crachèrent dessus et refusèrent de le laisser entrer. Comment osait-il demander à voir la reine. C'était hors de question. Le mendiant se mit en colère et voulut forcer l'entrée, affirmant qu'il pouvait sauver plusieurs âmes. Les gardes finirent par faire prévenir la reine qu'il y avait un vieillard qui insistait pour lui parler et qui disait qu'il pouvait sauver des âmes. Le roi et la reine donnèrent aussitôt l'ordre de l'introduire. Ils mesuraient leur désarroi et comprirent aussitôt à quoi le vieillard faisait allusion. Dès qu'il fut entré, il raconta qu'il se reposait près d'une butte lorsqu'il avait entendu une voix qui parlait d'obtenir les trois fils de la reine et qui ajouta même comment elle pourrait les garder. Il expliqua tout en quelques mots et, en apprenant cela, ils débordèrent de joie et de reconnaissance pour le vieillard. Celui-ci put manger et boire à satiété et on lui

donna un bon lit pour la nuit. La voix se fit entendre à la fenêtre à la nuit tombée, demandant à la reine si elle se souvenait de ce qu'elle avait promis. « Oui, je m'en souviens bien, mais tu n'auras pas mes enfants, espèce de taureau roux frigide, j'ai sué moi-même pour les mettre au monde. » Elle répéta cela trois fois, et sa colère fut telle qu'il vola en éclats de silex. Alors la joie fut à son comble dans le château, car c'était incroyable. Le vieillard ne mendia jamais plus. Il resta auprès du roi et de la reine, et ils subvinrent à ses besoins parce qu'il avait tout fait pour qu'ils gardent leurs enfants.

Inger Katrine Pedersdatter, Hestbæk Mark.